



moi

Une lettre zen

par Louise Bouchard



le tatoueur

La Fortune 83

A

B

sa boutique

Je te cherche Rock.
Je te cherche parce que j'ai égaré ma précieuse petite perle bleue du Japon quelque part sur la rue Napoléon ou Mentana, je ne me souviens même pas.

Et tout d'un coup je me surprends à dire :

Rock qui ? Rock quoi ? Qui Rock ?

Rock is a name- is a boy- is a man - is a punk- is a rock-is a tough - is a rock - is a rose.

Mais maintenant je ne fais pratiquement pas de bruit en empruntant le long corridor recouvert d'une épaisse moquette et couleur de jade. Mon sari-fuseau m'empaillette solidement et la longueur de cette robe qui me bat les chevilles me force à avancer à foulées avares comme le font les geishas. En face des portes de l'ascenseur j'aperçois mon pâle reflet jauni par le miroitement du zinc. Quand j'appuie sur le bouton pour appeler l'élévateur je regarde toujours au-dessus du linteau de la porte pour voir débouler les chiffres et habituellement, quand j'ai d'ordinaire la tête dans cette position, je ne pense à rien. Mais aujourd'hui je sers fortement le pli que je tiens entre mes mains et je me dis que tu seras heureux de pouvoir me lire en différé et moi doublement contente parce que je pourrai t'expliquer longuement ce que je pense de toi quand tu me dis que je suis vulgaire.

À l'intérieur de la cage métallique de l'ascenseur qui m'emmène au rez-de-chaussée, quand les portes foncent lentement l'une vers l'autre, j'imagine alors le très beau spectacle d'une confrontation de boucs de zinc au sommet d'une montagne. Moi vulgaire ?..

Je vais d'emblée te dire une chose.

Quand j'étais petite je bégayais terriblement, j'ai passé des mois dans des bureaux de spécialistes qui essayaient en grand désespoir de cause de me faire dire «pa-ta-te» rien que d'un coup et quand je suis entrée à la petite école et qu'on m'a forcée à réciter l'alphabet j'ai alors mis sur le compte du bégaiement mon impossibilité à dire à haute voix la lettre qui se trouve entre le P et le R.

Alors moi vulgaire...

J'étais morte de timidité rien qu'à l'idée de dire cette lettre maudite. Je me mettais à hoqueter de manière alarmante, je devenais rouge rouge et plutôt que de me voir éclater comme une grenouille que l'on force à fumer, parents et titulaires n'ont plus jamais insisté pour me faire dire cette lettre sale. J'ai vieilli comme ça, en mentant, par simple pudeur.

Le premier homme de ma vie à deviner que j'étais menteuse fut, je ne sais par quel mystérieux hasard, mon premier amour. Nos premières étreintes furent d'une violence passionnée et historique. À seize ans j'allais devenir la «Prima Donna» du grand Montréal en m'offrant à cet homme beau et fort. Lui, éperdument amoureux de mon beau grand corps, avait demandé la cruciale question que les hommes posent souvent à une jeune fille candide. Lui, heureux de s'entendre dire qu'il allait pouvoir s'ébattre en terrain vierge, et moi nous nous sommes allongés au milieu de ce champ que j'aurais voulu voir tapissé de blé et d'anémones plutôt que de caps de roues rouillés et de chardons hyper-piquants qui me dévoieraient la colonne. Mais tu sais bien comme on peut s'imaginer un décor de rêve quand on est amoureux ! Or donc, je décidai royalement de faire fi de cette couche peu romanesque et très inconfortable. Enfin.

Ledit monsieur, recouvrant tout entier ma jeune personne, (il était grand et fort, le rêve californien quoi, ahhhhhhhhh !...) me tenant solidement les flancs, m'enfonçait lentement espérant entendre le son de ma juvénile résistance.

Mais il n'entendit rien.

Il est alors devenu fou de colère. Ouvrant les yeux qu'il avait jusqu'alors gardés résolument clos, son regard est passé du bleu au vert, du rouge veineux à l'écarlate absolu et avant de m'administrer une gifle mémorable il a hurlé à mon tympan un très sonore «menteuse !» Ne pensant qu'à ma survie

devant cet homme fou de douleur, devant cet homme à jamais ridiculisé, je me suis mise à lui expliquer, au travers hurlements et larmes, que je faisais de l'équitation depuis l'âge de douze ans, que c'était un sport violent pour les jeunes filles en pleine croissance et que, peut-être en galopant ou en trotant j'avais à jamais égaré sous un chêne ou sous une épinette le précieux mobile de sa grandiose colère.

Rien n'y fit.

Alors ce qui s'est passé ensuite, ça Rock, je ne l'ai jamais oublié.

Tout les deux nus comme des vers, dans ce décor de métal et de nourriture à chèvre, le monsieur m'a alors pincé violemment le sein droit et m'a dit :

«Écoute tite vache pis tite menteuse... j'avais te la faire payer cher ta farce platte... Envoyé! Envoyé!... Récite-moi l'alphabet!

Je ne me suis pas vue à ce moment-là, mais je suis certaine que je devais être pâle comme l'ivoire ! L'odieux personnage ! Quel monstre et quel goujat ! Venir chercher en moi toute cette pudeur dissimulée et me forcer à la lui cracher au visage ! Je n'entendais plus rien, hormis une cascade de jurons qu'il me déclamait à l'oreille. Moi je ne voulais pas réciter l'alphabet. Puis pourtant au travers cette réquisition de haine c'était comme la voix du Bon Dieu qui disait :

«Allons, allons ma petite chouette, fais pas la folle comme sainte Thérèse, faut pas mourir pour avoir dit non !»

Alors je le lui ai lancé au visage son alphabet, en hésitant bien un peu entre le P et le R, mais je le lui ai récité quand même, à plusieurs reprises, pour qu'il me laisse tranquille. Ledit monsieur m'inondait de sa semence à toutes les fois que je criais haut cette lettre sale. Enfin. Chacun ses fantasmes. Chez certains hommes c'est le fouet et chez d'autres, le bas de soie ou de résille, mais chez lui c'était l'alphabet... la lettre maudite...

Je me suis enfuie en courant, sachant fort bien que quelque chose de précieux venait de se briser en moi, à jamais.

Bon sang Rock, toi qui oses me dire que je suis vulgaire...

Malgré cette mémorable aventure, j'ai découvert par la suite que j'étais une femme foncièrement passionnée. Passionnée.

Mon cher Rock, j'adore les mots, les mots couverts, l'écriture matraquante et coulante, la rose et la bleue, les beaux mots noirs rares comme des perles, les mots qui s'étiolent et prennent d'assaut la page blanche, le biais de l'écriture qui sert aux explications et aux discours latents. Je suis franche et j'ai aussi une sainte horreur des parades grotesques. Alors Rock, ta vulgarité, je me la mets là où les poules ont l'oeuf.

Est-ce que tu continues de me lire ?

C'est une lettre zen, tu sais bien ce que c'est qu'une lettre zen ? Ce sont des mots qui coulent, c'est une lettre avec des ratures et des fautes d'orthographe, des mots dans l'immédiateté.

Je ne voudrais surtout pas te blesser en te disant que je n'ai pas vraiment été séduite par ton regard magnifique, ni non plus par ton torse superbe. Ce n'est qu'un tout petit détail chez toi qui m'a attirée, la petite griffe que tu portes au repli du bras, ta merveilleuse empreinte yin/yang. c'est cela qui m'a séduite, mais encore que ta remarquable personne.

Il faut être fou pour s'obstiner à ne pas vouloir comprendre l'immense fascination que j'ai eue pour l'homme tatoué.

L'été dernier je suis devenue la femme yin dans l'air lourd de la ville. Mon jumeau m'avait abandonnée et il ne devenait plus mon homme permis. J'étais dispersée, égarée au centre d'une aura beaucoup trop grande pour moi. Mon éparpillement semblait s'étendre à la grandeur de la

(... suite à la page 67)

flash



livres

Laura qui?

Laura Laur, Suzanne Jacob, Éditions Seuil, Paris, 1983.

Qui est Laura Laur? Victime, instable, folle, libre? Le mystère plane... Sur ses deux frères et ses deux amants, qui ne la comprennent pas, qui l'aiment à la course: il faut bien la suivre. Chacun d'entre eux en tient, serrée entre ses doigts, une image parcelle. Du sable. Gilles exige: «Je t'aime, dis-moi tout». Gilles est le personnage le plus douloureux du roman. Mais lui, on sait qui il est.

Qui est Laura Laur? Quelle importance. On l'aime, cette femme qui sent et pressent. Dont la présence fait le climat. Et les absences... Que fuit Laura Laur? La violence d'une question? Peut-être. La corrosion des sentiments? Sans doute. «Je suis le frère de Laur. Il y a une chose que j'ai apprise avec elle c'est de ne pas savoir. Elle était contre. Elle était contre savoir une chose. Elle disait qu'une chose sue doit être perdue à jamais.»

Impossible, cependant, de «prendre» Laura Laur. Pas plus que Flore Cocon. Elles demeurent, imprègnent, fouettent, rattrapent. Des vagues sur un rocher. Même si elles se ressemblent peu. Même si elles ne se comparent pas.

Avec quels mots écrit donc Suzanne Jacob? Sûrement ceux d'un autre dictionnaire, sans définitions, sans catégories, dont elle nous livre, ICI et là, quelques pages, comme Flore cache sa révolte, comme Laura retient sa tendresse. Avec la même pu-

pudeur. La même intensité. Et puis, Laura Laur, quel beau nom...

ANNE-MARIE CLOUTIER

Gratuit

Faites marcher vos droits. Éditions Bureau Unterberg, Labelle, Jeanneau, Dessureault et associé-e-s, Montréal, 1983.

L'étude légale qui a publié ce vademecum du justiciable s'est séparée la tâche en divisant l'ouvrage en différents chapitres correspondant à des sujets aussi arides que les successions, l'insolvabilité ou la faillite; mais elle aborde des domaines plus courants comme le droit de la famille, du logement et la protection du consommateur. De plus, voulant vulgariser, et ce faisant, dédramatiser le contexte juridique, les auteur-e-s ont consacré un chapitre à la procédure devant les tribunaux, à mon avis le meilleur de tous.

Mais on peut regretter que cet ouvrage laisse de côté des notions de droit fondamentales, celles dont parlent les éditoriaux de la presse écrite, à grand renfort de phrases aussi pompeuses que sibyllines: qu'est-ce qu'une loi? un règlement? pourquoi une «première lecture»? qu'est-ce qu'une bataille de juridiction? la constitutionnalité d'une loi? Je me rends compte en écrivant ces lignes qu'il y aurait là assez de matière pour un autre ouvrage, destiné celui-là à celles qui veulent «décoder» nos médias. Ceci dit, *Faites marcher vos droits* demeure une bonne initiative, et on peut se le procurer gratuitement en s'adressant aux endroits suivants:

Y.W.C.A. des Femmes, 1355 boul. Dorchester ouest, Montréal, (514) 866-9941

Centre de référence et d'information pour femmes, 3585 rue St-Urbain, Montréal, (514) 842-4780

Librairie Aube-épine, 4050 rue St-André, Montréal, (514) 524-9890

CHANTAL SAURIOL

planète. En marchant dans la rue, Montréal devenait étrangement himalayenne. J'avais l'impression que seule ma robe très étroite qui me ficelait le corps, elle seule m'empêchait de me disloquer et de chuter au milieu du magma de cambouis urbain qui s'étalait sur le bitume.

Si toi tu refuses de comprendre cette fascination, c'est que tout simplement tu n'as pas vu ce que moi j'ai vu, la vision dépasse l'entendement et la description.

J'avais poussé au hasard une porte de boutique semblable à mille autres, j'avais immédiatement besoin d'une climatisation électrique pour faire cesser cette apnée qui me terrassait. Je me suis retrouvée à l'intérieur d'une boutique de tatoueur.

Au mur, il y avait une palette de couleurs permises à l'homme tatoué qui se tenait devant moi. Les couleurs miraient sous mes yeux dans un éclat spécifique; des indigos, des blancs rosés, des rouges écarlates et des verts thé. des mauves et des lilas qui s'étendaient sans fin jusqu'à l'extérieur de la palette où trônait laconiquement la plus grande réussite du tatoueur: le noir pur. Également au mur étaient accrochés épars des calques japonais représentant des dragons affolants et tant d'autres reproductions toutes prêtes à être aiguillonnées à froid dans la chair des clients possibles. Je ne pensais à rien du tout. Je le fixais lui, cet homme qui se tenait devant moi avec toute une série de dessins qui lui serpentaient la chair.

Tu refuses toujours de comprendre? Tu n'as pas vu Rock, tu n'as pas vu l'épaule ni l'avant-bras droit quand il pointait un calque dans l'espoir de me plaire, tu n'as pas vu non plus l'amorce du lézard qu'il avait sur le ventre, le lézard castanédien que je voyais quand la camisole se retroussait audacieusement, la peau du tatoueur qui se gonflait en mille alvéoles quand il se sentait observé, et surtout Rock, il faut que tu t'imagines l'alentour de la couleur, la ligne qui cerclait étroitement le dessin, elle est de couleur noire, complètement noire, c'est le noir pur. Je sais, l'expression te semblera sonner faussement ridicule, pourtant vois-tu, ce ne sont pas mes mots, ce sont ceux de l'homme tatoué.

«Il y a seize couches ici» et son doigt suivait le labyrinthe foncé, «simultanément seize couches apposées l'une sur l'autre pour en arriver à obtenir le noir pur...»

J'avais des mots, des pensées cachées, des idées maussades tapies au fond de la tête et en superposition il y avait devant moi ce très bel homme qui déblatèrait en adolescent sur le concept du noir pur. J'avais les yeux résolument rivés à son bras, j'étais hypnotisée. J'essayais de deviner le fond de la couleur, j'essayais de voir si sous cette kyrielle de tons il était du genre d'homme qui fuyait inlassablement d'un sein et d'un ventre à l'autre.

«Donnant donnant montre-moi ton ventre, je te montre mes fesses»

Une idée d'hystérique venait me traverser en éclair. Mais I | ma voix s'est étranglée complètement, la parole me fuyait et j'étais incapable d'articuler ma réquisition. Alors tous mes sens ont éclaté avec fracas et pourtant Rock ce n'est qu'à partir de cet instant que le scénario s'est vraiment articulé.

En allée quelqu'un d'autre s'avavançait, j'entendais une voix off qui surnageait à cette saga. Dans le champ de vision réduit qu'il y avait entre son épaule et la boucle de sa ceinture, un bras nouveau et viril s'appuyait et donnait de la pression sur son ventre. Le bras dessinait pour moi au-dessus de la camisole la forme manquante, la partie invisible du dessin camouflé par le blanc du tissu. Je savais que ce bras me parlait, que chaque pore était une bouche qui psalmodiait une description, que la voix tentait vainement de m'atteindre et de me capter au-delà de ma stase. C'était inutile, je n'entendais pas. J'étais la femme yin, peut-être bien une

cliente possible pour le tatoueur, mais avant tout une grande voyeuse, une complice unique, celle qui leur manquait tant en cette journée suffocante de fin d'été. J'observais le rythme syncopé du bras qui orchestrait la description de ce dessin où primait la plus dense des couleurs. Alors j'ai levé les yeux.

Je me suis arrachée un moment à cette image captivante pour en arriver à regarder froidement le propriétaire audacieux et sans gêne qui enlaçait le torse à demi-nu de l'homme tatoué. Les deux hommes me regardaient avec amusement. Puis sans brusquerie aucune, comme si ce geste leur était inné, avec une harmonieuse complicité, ces deux hommes ont fixé lentement pour moi l'image de la Shiva, une Shiva aux articulations mouvantes, quatre bras colorés qui pianotaient l'air de la pièce.

Un unique tatoueur devant moi, un tatoueur à quatre bras et à deux têtes.

Le plus jeune des deux et le premier à me fasciner me dévisageait de ses deux grands yeux indigo. Bleu ! Mais bleu ! Et sur son bras la même couleur siamoise qui s'agite à l'entrée de son épaule. Le plus âgé des deux décrivait en suzerain privilégié sa propriété qu'il considérait comme la plus grande des réussites.

«Là mademoiselle, il y a douze couches, ici dix, par contre là ce n'est qu'une esquisse...»

À travers cette euphorie maquillée de roses saumonés et de noirs foncés j'imagine que les deux hommes sont dénudés sous la pluie, les deux hommes qui fondent, les couleurs qui se délavent et les deux tatoués qui redeviennent anodins, communs, sans plus rien d'hallucinant... Je ne voulais pas que cette image disparaisse, il me fallait rapidement penser à autre chose pour entretenir la magie. Alors j'ai imaginé tout simplement qu'ils avaient chaud. Ils transpiraient. J'imaginai la douleur commune et l'odeur âcre du sang mêlé à la peau, les tons qui s'altéraient et réapparaissaient successivement.

Mais le noir était noir et restera toujours noir.

Les tatoués avec les tatoués, l'amour avec le risque, la beauté de cet homme réservé au maître, mais noir c'est noir et invariablement on ne pourra jamais travestir ces choses-là.

Soudainement toutes les images se sont envolées sans aucune promesse de retour et je me suis retrouvée seule au milieu de la rue avec une goutte de sang qui perlait sur le haut de ma cuisse et une imagination qui finira sûrement par me tuer. Pour l'homme tatoué j'étais devenue une cliente possible et quand il m'a fait choisir au mur le calque qui me plaisait le plus, je n'ai eu aucune hésitation ; il n'y avait parmi tout cet étalage qu'un seul dessin comportant une unique couleur, c'était une minuscule illustration représentant un insecte mortel, une veuve noire.

C'est ce magnifique petit dessin qui me carbonisait le haut de la cuisse ; quinze autres rendez-vous pour le plaisir du spectacle que m'offraient les hommes tatoués. En cette torride fin d'été mon jumeau et mon siamois m'abandonnait au profit d'une autre, il n'était plus mon homme permis, j'étais la femme yin et possible.

Rock. Les mots sont les mots et les réquisitions camouflées deviennent à mes yeux aussi puérides que des jeux d'enfants. Ce que je n'ai jamais pu tolérer par la suite c'est qu'on me dise à moi que je suis vulgaire. Je ne fais pas partie vois-tu, je te le répète, de cette parade grotesque, de ces mots doublés, de ce jeu ridicule où il faut sans cesse arracher le loup au visage de ses partenaires.

Rock Larue.

Tu connais Marcel Duchamp, ce fameux Marcel Duchamp qui se travestissait en femme et qui écumait de plaisir à se faire appeler Rose Sélavy... Les temps changent, maintenant on dit Rock Larue.

Rock is a rose - is a name - is a punk - is a punk - is a game - is a man - is a boy - is a rock -

La vulgarité est dans un maquillage surchargé, la vulgarité est dans la chirurgie plastique, c'est dans l'asphalte brûlant, c'est quand on a froid et qu'on se fait dire effrontément qu'il fait chaud pourtant, la vulgarité c'est une fanfare avec une musique d'emprunt, c'est une Diva qui chante avec un micro camouflé entre ses seins... mais ce n'est jamais dans les mots ou dans les demandes sans raccourcis.

Rock. Ça t'a plu ma lettre zen ?

Tout ça pour te dire que j'ai égaré quelque part dans ton lit, dans ta chambre, sur la rue Mentana ou Napoléon, je ne me souviens même plus j'étais trop ivre, j'ai égaré ma précieuse petite perle du Japon, une belle petite perle bleu pâle que mon jumeau était allé cueillir expressément pour moi au fond d'une rizière orientale. Je voudrais que tu me la retrouves.

Rock. Au-delà de tous les «night cap» du monde entier il reste que je serai toujours fascinée par ceux qui portent une empreinte spéciale, ceux qui ont une griffe imprimée dans le repli du bras droit, ceux qui sont yin et qui sont yang. Les mots sont les mots, le noir est noir et comment dire encore, «rock with you was so nice»...

Vas-tu me dire enfin si tu as retrouvé ma précieuse petite perle, celle qui est minuscule comme le soufre d'une allumette ?

Moi vulgaire ?

Je t'embrasse, tu sais où...

LOUISE BOUCHARD

UN VIDEO DE
Diane Poitras
AVEC
Luce Guilbault
ET
Renée Girard
au Cinema Parallèle
DU 13 AU 18 février

Pense à ton désir...

1308 Gilford, Montréal
Qué. H2J 1R5
(514) 524-3259

GRUPE
Intermedia
VIDEO